

CHAPITRE PREMIER

La ressemblance ne m'avait pas frappé. Pourtant, un visage comme celui-là ne s'oublie pas facilement. Quand on le voit une fois, on s'en imprègne jusqu'au plus profond de son instinct de mâle.

Elle s'était assise, anodine, comme une jeune femme qui attend son tour chez le coiffeur. Moi, je n'avais pas bougé, plongé dans la lecture d'un rapport captivant, comme il se doit. Mon statut l'imposait : je me devais d'être un rien distant. Impersonnel.

J'avais fini, avec les années, par devenir ce clone vivant du portrait de Humgart qui trônait sur l'étagère. Une minute s'était écoulée sans que l'une ou l'autre partie n'avance un pion. Je ne bougeais pas, et elle non plus. Je me souviens encore de ce parfum qui était entré avec elle quand Sandy – ma secrétaire – l'avait introduite. Une sorte de mélange de jasmin avec un soupçon d'orchidée. De la dyna-

mite. Un vrai générateur de testostérone. J'avais serré les dents. Au fond du désir il y a, tapi dans l'ombre, une part de déchirement. Celui de ne pouvoir être aimé de toutes les femmes.

Deux jours plus tôt, Lumboco avait appelé. Il avait laissé sur mon répondeur un message que Sandy n'avait pas été capable de déchiffrer. C'était un signe de réflexion intense chez l'inspecteur principal Lumboco, quand le whisky n'était plus d'aucun secours à ses neurones. Enfin, chez lui, le pluriel ne s'applique pas à « neurone ».

Mais je m'égare.

— Madame N'Gurjila, avait annoncé ma délicieuse secrétaire.

La nature, dans sa bienveillance, m'a doté d'une petite coquetterie dans l'œil. Ce qui me permet souvent d'observer sans en avoir l'air. C'est mon arme secrète. Un bonus de naissance, en quelque sorte. Ainsi donc, discrètement, du moins le croyais-je, je détaillai ma visiteuse. Elle pouvait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, blonde et argumentée comme Wae Mest. J'entends par là qu'elle ne flottait certainement pas sur le ventre.

Malgré la chaleur relative de mon bureau, elle avait refusé de confier son imper écarlate à Sandy. Chaque fois qu'elle soupirait, cela faisait grincer le latex, et me laissait craindre le pire – ou le meilleur.

Dessous, je ne pouvais imaginer qu'elle portât autre chose qu'une large ceinture, tant ce vêtement était court. Elle croisa une ou deux fois ses jambes, ce qui eut pour effet d'augmenter, conjointement, mon strabisme et la température ambiante. Sous sa frange folle, deux émeraudes glissaient, distantes, sur le capharnaüm étudié de mon antre.

Il faut savoir saisir l'instant où un mystère, expertement entretenu, bascule dans l'ennui. Il était donc temps que je m'éclaircisse la voix, que je m'étire et jette négligemment le dossier en me frottant les yeux. Mais voilà :

— Ai-je bien passé l'examen ? avait-elle fait d'une voix grave.

— Hum ? De quel...

— Allons, allons, monsieur Burett, cessez ce jeu puéril et venons-en au fait.

Je me résignai de bonne grâce, vaincu par sa moue d'ingénue vexée.

— Je vous écoute, fis-je en prenant une pose classique du grand Bophrey.

D'un geste gracieux, elle arrangea ses mèches rebelles et planta ses yeux, de panthère blonde, droit dans les miens :

— Voilà, dit-elle, je crois que j'ai tué mon mari.

J'avais déjà entendu pas mal de trucs tordus. C'est normal dans mon boulot mais, là, je fus un poil pris

de court. L'exercice du self-control me permit de le garder. Je levai, nonchalamment, un sourcil pour l'inviter à continuer.

— Vous comprenez, poursuivit-elle le rose aux joues, nous sommes heu... étions jeunes mariés. Il a disparu le lendemain du retour de notre voyage de noces à Rio. Oh ! je me sens tellement coupable...

Pendant le bref silence qui suivit sa tirade, je désignai la bouteille de Dan Jackiel. Elle fit oui de la tête et je me levai, pour nous servir deux shoots de camionneur. Tandis que je le lui tendais son verre, j'en profitai pour m'asseoir sur le coin du bureau.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous l'avez tué, miss ? dis-je, le nez dans ce vieux Dan.

— Appelez-moi Vera. Mais... le mot qu'il m'a laissé ! Je l'ai trouvé sur son oreiller quand je me suis levée ce matin...

— Vous l'avez amené, ce mot ? Je peux le lire ? fis-je, tendant la main.

Elle acquiesça vivement, comme quelqu'un pris en faute, et se pencha pour saisir son sac au sol. J'eus, à cet instant, une vision du paradis. Celui de tous les seins. Pour me donner une contenance, je sortis un paquet de Ready Rolled et m'en fichai une au coin de la bouche. Elle refusa celle que je lui proposai, en extirpant de son sac une feuille pliée en quatre.

— Voici, fit-elle, les yeux soudain humides.



Le transcontinental s'était posé sans encombre au terminal central de Rio. J'avais, pendant l'heure de vol, lu et relu le mot de Thomas N'Gurjila. Miss Vera m'avait brossé un tableau, plutôt flatteur je dois dire, de son époux. Un croisement de Glash Fordon et Danny Perrorh en version noire. Un type dans mon genre quoi ! Heu, sauf pour la couleur peut-être. Quand elle avait fondu en larmes dans mes bras, je m'étais senti pousser des ailes. J'allais le retrouver, son prince charmant, même si je devais y passer le reste de mes jours ! L'argent n'étant pas un problème pour elle, je comptais bien mener une enquête, disons... approfondie. Je la rassurai en quelques phrases bien tournées : le fait qu'il n'ait pas donné de nouvelles au bout d'une demi-journée ne signifiait pas nécessairement une issue funeste. Elle pouvait, d'ores et déjà, arrêter de s'accuser de sa mort, au moins jusqu'à plus ample informé.

Le mot disait : « *Mon petit chat, je dois partir à sa recherche. Si je ne le retrouve pas, notre avenir sera compromis. Tu le sais. Je te pardonne. Ce que je fais là, je le fais par amour. Je serai vite de retour. Tu vas me manquer, je t'aime, ma minouche.* »

« *Sa* » et « *Le* », c'était un rubis de la taille d'un petit œuf d'autruche. Le Tébur-Tonlor, que ça

s'appelait. C'était le cadeau de mariage du père de Thomas au jeune couple. Dire que dans la zone où j'avais vu le jour, pour se trimballer avec un caillou plus gros qu'une tête d'épingle, il fallait conduire un char d'assaut ! Toutefois, il y avait une condition à ce cadeau : Vera devrait le porter en famille à chacun de leurs anniversaires de mariage. Faute de quoi, bon-papa leur supprimerait les vivres. Malgré l'immense fortune des N'Gurjila, je trouvais l'histoire un peu trop mélodramatique. Le genre cousue de fil plus blanc que blanc. Un peu comme l'épopée d'un certain *Collier de la reine*... Alors, je m'étais livré à une petite investigation préliminaire. Je n'aime pas m'embarquer sans biscuits. En échange d'un service à venir, un ami du Labo-Fédé, m'avait rencardé. Le caillou en question provenait de mines à ciel ouvert sur Bura Pela de l'amas Corvus.

— En plus de valoir un beau paquet de dolyens, avait dit le technicien, il passe pour avoir des propriétés particulières...

— Particulières... ? avais-je répondu, vaguement incrédule.

Il m'avait fixé un instant avant de se décider à continuer, tout en affichant clairement qu'il convenait d'être prudent et que, jusque là, personne n'en avait eu la preuve :

— Le Tébur-Tonlor *aurait* la capacité d'augmenter

les dons naturels des individus. Prescience, intelligence, télépathie, etc. D'où son prix exorbitant, avait-il ajouté. En tous cas, c'est ce qui se dit.

Je me souviens d'avoir ri franchement, avant de prendre congé. Mais je comprenais mieux, à présent, pourquoi cette pauvre Vera avait attendu toute une semaine avant d'oser avouer à son amoureux la perte du cabochon paternel. À ses yeux, le mystère contenu dans ce cristal de Bura Pela lui inspirait sans doute un respect teinté de crainte. Mais un autre sentiment avait probablement poussé le bellâtre à se métamorphoser en négatif de d'Artagnan : on ne renonce pas facilement à la richesse, quand on a été élevé au sein d'une des familles les plus fortunées de la Galaxie. De surcroît, lorsque l'on en est l'unique héritier.

Pourquoi N'Gurjila père avait cru bon d'assortir son cadeau de cette condition étrange, n'était pas mes oignons. Peut-être n'avait-il pas vu l'union de son rejeton d'un bon œil ? Allez savoir. Les mariages mixtes étaient passés de mode depuis longtemps, néanmoins ils n'étaient pas encore interdits, que je susse. Tout au plus étaient-ils particulièrement mal perçus dans la haute... On a ses principes...

CHAPITRE II

Deux semaines s'étaient écoulées, avant que je ne trouve une place sur un vol. N'Gurjila fils n'ayant toujours pas reparu, je résolus donc de me rendre sur place. Sa petite femme devenait hystérique, me semblait-il. En pensant aux centaines de femmes qui m'auraient volontiers payé pour faire disparaître leur légitime, je me sentis investi d'une mission divine.

Le Frisco-Rio s'avachit comme une libellule obèse sur le tarmac brûlant. Sorti dans la touffeur équatoriale, je levai le bras. Un taxi automatique stoppa devant moi. Il devait être aussi vieux que la constitution, et au moins aussi moisi, mais c'était toujours mieux que de marcher.

— À l'hôtel Camino Réal, jetai-je à l'ordi de bord.

La machine s'ébranla en grinçant de tous ses rouages préhistoriques. Je pensais avec nostalgie à mon trésor : une Ford coupé, modèle 1939. La même que celle conduite par Bophrey dans *Le grand repos*. Un jour, quand j'aurai suffisamment économisé pour

finir de la remonter, je me ferai tout Sunset boulevard derrière son volant. Ouais, un jour.

En attendant, mon carrosse remontait l'*avenida* Vespucci, maintenant trouée de nids-de-poule gros comme le Grand Canyon, et je cuisais dans mon jus. La thermorégul' avait, elle aussi, rendu l'âme. Comme tout ce continent, d'ailleurs, songeai-je en contemplant ce qui restait de cette immense ville, jadis orgueil du Brazargentina.

Le Camino Réal dominait, de ses tarabiscotages désuets, l'ancien quartier résidentiel de la ville haute. Je l'avais trouvé sur un dépliant d'agence de voyages que m'avait donné Vera. Le couple y avait séjourné, et c'était un point de départ comme un autre.

* * *

— Un Dan, double !

Le synthétique de service déposa ma consommation sur un petit napperon. Après avoir pris une bonne douche froide, ce vieux Dan descendait comme un charme. J'avais laissé sur mon lit le petit feukinzecity que j'emmenais toujours en voyage. J'en avais extrait mon fidèle Blak-Hédecker, qui faisait maintenant une bosse rassurante sous mon aisselle gauche. Cette affaire tombait à pic, encore un mois et j'aurais dû me séparer de Sandy. Je n'avais pas vraiment besoin d'elle, mais je jugeais qu'elle rehaussait,

de charmante manière, le standing de l'agence.

Le bar était désert. Normal, pensai-je, la mode c'est la Francespagne, de nos jours. Une région encore pittoresque, maintenant englobée dans l'Afrik-Europe. Je n'avais pas plus tôt fini cette réflexion, qu'un quidam étrange fit son entrée. Je jetai, vers la porte, mon regard nonchalant n°43 bis – celui de Bophrey dans *Casa*. Ne voyant personne d'autre, le gars tituba vers moi.

– Salut ! Étranger par ici ? fit-il en se juchant à grand'peine sur un tabouret voisin. Affaires ou vacances ?

– Affaires.

Tandis que le ventilateur poussif tentait vainement d'effrayer les mouches de ses pales jaunies, le type se raconta. Classique : ruiné, il avait décidé de s'expatrier pour se refaire. Manque de bol, c'est lui qui était refait. Il finit par se présenter :

– Kantal Dupont. Avec un « T », ajouta t-il finement.

– Francespagnol ?

– Oui, et vous ?

Je lui donnai ma carte, en prenant bien garde à ce qu'il voie la crosse du Blak par l'échancrure de ma veste. Il n'en fit pas cas, et je cachai ma joie de le voir s'incruster. Il lut à haute voix :

– *Nelson Burett. Enquêtes et filatures. Tarifs rai-*

sonnables, frais en sus. Frisco.

Sifflant entre ses dents, il commenta :

— Ben dites donc, vous êtes loin du nid, mon gars ! Qu'est-ce qui vous amène ? Un truc passionnant, dangereux peut-être ? ajouta-t-il, un air de conspirateur de carnaval sur sa face rougeaude.

Avec un soupir à peine dissimulé, je lui exhibai le tridi du jeune premier. À sa façon de me rendre la photo comme si elle lui brûlait les doigts, une connexion s'était faite dans mon cerveau.

— Une certaine dame a égaré ce monsieur, fis-je. Elle m'a chargé de le retrouver pour elle... mon gars.

Il regarda fixement devant lui un moment, puis lâcha :

— Connais pas. Jamais vu ce type.

Mais j'avais flairé un os, et je n'allais pas l'abandonner. Je fis signe au synthétique de remettre la tournée et laissai tomber, l'air de rien :

— Il y a un beau paquet de dolyens pour celui qui m'aidera.

Quelque chose s'alluma dans ses yeux. Ses jointures étaient blanches autour du verre. Il devait se livrer à une sorte de combat intérieur, car je le vis serrer les dents plusieurs fois. Finalement, il engloutit son double Dan et se tourna de nouveau vers moi :

— C'est quoi, un beau paquet ?

— Cinq mille.

J'avais eu le temps de préparer la réponse. Cinq mille, c'était à peine le dixième de mes honoraires pour une semaine. La dame en détresse n'avait pas rechigné. Ç'en avait été presque dommage. Kantal Dupont – avec un « T » – tritura son napperon un instant puis, comme si la lumière s'était faite dans sa tête, se pencha vers moi :

– Pour dix mille, j'ai peut-être un tuyau...

Je pris ma mine dubitative – modèle 26ter – pour répondre sans me presser :

– Six mille. Pas un de plus. Alors ?

– Ben, je l'ai vu la première fois il y a un mois de ça. Il était accompagné d'une jeune femme...

La description qu'il fit de la demoiselle en question ne laissait aucun doute. Lui non plus ne la voyait pas flotter sur le ventre sans quelques difficultés. J'eus une brève vision d'elle en tenue de vacancière qui me fit, une seconde, envier Kantal. Mais le plus intéressant devait suivre :

– Lui, il est revenu tout seul, il y a deux semaines.

– Et... ?

Il prit une profonde inspiration, avant de jeter un regard suspicieux à la salle toujours vide.

– Les robokeufs m'ont déjà interrogé là-dessus. Je leur ai tout dit.

– Tout quoi ? insistai-je.

À son air renfrogné, je me doutais bien qu'il avait

passé un sale moment chez les synthétiques. Ces saloperies de machines n'avaient pas la réputation de prendre des gants. Surtout depuis qu'ils étaient devenus les auxiliaires incontournables des représentants de l'Ordre. Ici, sur ce continent dévasté, il n'y avait même plus de bioflics, c'est dire si les roboks prenaient leurs aises. Kantal Dupont se faisait prier, mais je n'avais aucune intention d'être le pigeon de service :

— Écoutez, *mon gars*, ce que vous m'avez servi jusque-là ne vaut rien. Alors si vous voulez ce fric, il va falloir me rencarder avec du sérieux. Pas des amuse-gueule ! Vous leur avez dit quoi, aux roboks ?

— Qu'il était parti dans la forêt avec un guide.

Je restais coi. Voilà qui compliquait singulièrement mes affaires. Si toutefois cette histoire n'était pas une fable. Un détail m'intriguait cependant :

— Mais, pourquoi diable les synthétiques se sont-ils intéressés à vous ?

Il prit le temps de réduire le napperon en un petit tas de charpie, avant de me répondre dans un souf-
fle :

— Parce que... je *suis* ce guide.

* * *

La pluie n'avait pas cessé une seconde depuis notre départ. Dupont conduisait en silence le wildtrak

avec l'aisance de l'habitude. J'avais pu, en arrondissant à dix mille, le convaincre de m'amener à l'endroit où il avait vu l'héritier des N'Gurjila pour la dernière fois. Un village de chasseurs de brousse abandonné depuis des années que, d'après lui, nous atteindrions en deux jours aller. Moyennant un « petit » supplément, il avait consenti à s'occuper de notre équipement : tenue de brousse pour moi, vivres pour quatre jours. Nous ne ferions que l'aller-retour, que j'aie, ou non, trouvé un quelconque indice. Il avait insisté pour que je prenne aussi un de ses fusils. Une antiquité à balles. Acheter un polyray aurait immanquablement attiré l'attention sur nous.

Il ne savait rien de plus. Il avait conduit Thomas N'Gurjila jusqu'au village et, le lendemain matin, celui-ci avait disparu. Il l'avait bien cherché une heure ou deux en vain, puis il était rentré à Rio. Je ne pouvais rien faire d'autre que d'y aller à mon tour, plus par conscience professionnelle que poussé par un réel espoir.

J'avais la sale impression que ce n'était pas cette enquête-là qui ferait retrouver à la Ford ses roues d'origine.

— Encore combien de temps ? criai-je pour couvrir le vacarme du vieux moteur.

Sans lâcher la piste boueuse des yeux, il répondit :

— Deux bonnes heures.

Nous étions partis depuis la veille. La route avait graduellement fait place à un chemin grossier, puis à une piste. La nuit, nous l'avions passée dans le dortoir commun d'une coopérative agricole. Moustiques, odeurs et ronflements offerts par la maison.

Au matin, nous avons pris la piste sous un ciel lourd de menaces, et depuis, celles-ci s'étaient réalisées.

Je me demandai comment le flegmatique Bophrey se comporterait en pareille circonstance, et j'optai pour une Ready Rolled. Je fumais en silence depuis un bon moment, secoué par les cahots, quand quelque chose attira mon regard sur le côté de la piste. Difficile de dire quoi, à travers les trombes d'eau que la création, dans son immense bonté, déversait sur nous, pauvres mortels. Mon guide aussi, avait vu, et fit la grimace :

— Un groupe de chasseurs ponques, cria t-il. Ils sont très éloignés de leur territoire.

Je jugeai préférable de vérifier le chargement des fusils. Dupont, sans aucun commentaire, fit coulisser son pistolet dans sa gaine de hanche. À l'allure de tortue qui était la nôtre, il était clair que nous faisions une bonne cible. Fort heureusement, de boueuse, la piste devint caillouteuse, alors que les contreforts couverts de jungle étaient en vue. Nous gagnions en vitesse, ce qui nous permit de souffler un peu. Au

bout d'une heure de virages, parfois au-dessus du vide, mon baroudeur éthylique me désigna de vagues constructions à travers un dernier rideau de forêt :

— Fixel Ñestu, c'est là !

La nuit tomba, brusquement, alors que nous garions le wildtrak sur la place centrale. En guise de place, c'était plutôt une sorte d'espace, aménagé au milieu d'un cercle de huttes de palmes. Nous descendîmes de l'engin, et mon dos m'en remercia chaudement.

— On va bivouaquer dans celle-ci, fit Dupont en désignant la plus grande hutte du canon de son fusil. C'est celle où j'ai dormi avec N'Gurjila avant qu'il ne disparaisse.

Dire que notre installation fut sommaire est encore très en dessous de la vérité. Nous étions couchés dans des hamacs, suspendus sous un toit de palmes, qui n'avait de toit que le nom. La pluie s'infiltrait partout et, malgré la fatigue accumulée, je ne trouvai le sommeil que bien plus tard. Mon compagnon, lui, ronflait depuis deux bonnes heures déjà. Il m'avait assuré que l'endroit était sacré pour les Ponques, et qu'ils ne se risqueraient pas à nous attaquer alors que nous étions sous la protection de Balsui Sylane. J'avais pu en admirer le totem, dressé au milieu de la place, à la lueur de ma lampe-torche. Dieu qu'il était vilain.

Il n'empêche, le fidèle Blak-Hédecker ne quitta pas ma main cette nuit-là.

* * *

Les premières choses que je remarquai en sortant du sommeil furent, dans l'ordre :

- que j'étais encore vivant,
- que la pluie avait cessé, et enfin,
- que l'odeur du café supplantait celle de la jungle.

Je m'étirai, en oubliant momentanément que j'étais dans un hamac. Dommage. Je me relevai en jurant, mais sans autre blessure qu'un bleu dans mon orgueil. Dupont était déjà debout, comme en attestait son hamac vide et le fumet exquis qui ravissait mes narines. En sortant de la hutte, je ne le vis pas. Je ne m'en souciai pas outre mesure, il avait dû aller satisfaire à dame nature, et le café me tendait les bras. Ce n'est qu'après le premier gobelet que je sursautai : le wildtrak avait disparu !

Je maîtrisai avec peine un début de rage : à ma place, Bophrey aurait juste plissé les yeux.

Enculé de Dupont ! Quelle délicate attention ce café, mais un verre de rhum aurait été plus de circonstance : j'étais bel et bien condamné. Il avait tout simplement laissé le wildtrak glisser dans la descente pendant que je dormais comme un nourrisson. En le garant face à la piste, hier soir, il savait bien ce qu'il

faisait ! J'avais pris cette manœuvre pour une précaution élémentaire et j'avais approuvé. Et même si, d'après la température du café, il ne pouvait avoir une très grande avance, elle était plus que suffisante. Je gambergeai :

Nelson Burett :

— *Pourquoi ?*

Humgart Bophrey :

— *Bonne question, kid...*

Dans un coin de la hutte, j'eus la surprise de trouver mon équipement complet et un fusil. Tant de sollicitude me confondait. Bien sûr, je rêvais de l'instant béni où je pourrai, enfin, le serrer sur mon cœur pour lui exprimer toute ma reconnaissance...

Le ciel me noyait sous des flots de larmes, réduisant mon univers au cercle des huttes. La cime des arbres disparaissait dans la brume. Je fis, rapidement, le tour du propriétaire. À la fois pour chercher quelque hypothétique indice, mais aussi pour reculer l'instant où je devrai prendre ma décision : rester ici pour attendre des secours – mais quels secours ? – ou bien m'en retourner, sac au dos. Dix jours de marche au minimum, à raison de dix heures par jour. Le tout, avec deux jours de vivres.

L'enfer. En pire.

Et les Ponques, dans tout ça ? Mon *guide* m'en avait touché deux mots. Plus qu'une tribu, un vérita-

ble peuple. Quelques dizaines de milliers, répartis sur tout le territoire des hauts plateaux. Descendants des Jivaros de sinistre mémoire, ils en perpétraient les coutumes les plus charmantes : coupeurs de tête et tout le tremblement.

Le café était maintenant tout juste tiède. Inutile d'attendre plus longtemps. Je ferais aussi bien de profiter au maximum des heures de clarté. J'avais étalé sur le sol de la hutte, la carte dont je m'étais, par chance, muni. Je me souvenais que nous avions traversé, à l'aller, les ruines d'un autre village qui ne devait pas être à plus de trente-cinq kilomètres. Quarante, au pire. Je m'équipai.

Avec un dernier regard au village, je m'engageai sur la piste. Je me mis à fredonner *As time goes by*, pour me donner du cœur au ventre. Les singes ne s'en plaindraient pas.

(...)

CHAPITRE VI

Manleda ! La première station d'exploration, mise en place cinquante ans auparavant. Une roue gigantesque, en orbite longue autour de la planète rouge. Vingt-cinq kilomètres de diamètre pour cinq de section. Au début, c'était une base d'assemblage en apesanteur pour les vaisseaux d'exploration lointaine. Devenue trop exigüe, les chantiers avaient été transférés sur Martin X puis, avec les progrès de la technologie spatiale, sur Malcolm Luther quelque part sur la couronne de Jupiter. Manleda était, depuis, livrée à une privatisation galopante. Il y avait eu, d'abord, l'installation de quartiers de luxe pour milliardaires, les commerces et services pour riches ayant suivi, naturellement.

Avec le temps, les voyages devenant plus accessibles, les couches moins favorisées de la population eurent envie d'aller voir de quoi l'espace était fait. De nombreux Blancs avaient pensé trouver là-bas la patrie qui leur échappait ici.

N’Gurjila m’avait donné une liste de relations de son fils sur la station. Son œil, habituellement impassible, s’était allumé à la mention de Mars. La piste se réchauffait.

J’allais retrouver le « petit con » et il faudrait bien qu’il paie pour Sandy. Je n’avais pas promis de le ramener vivant.

Le pilote automatique amorça la manœuvre de mise en orbite. La grosse pomme rouge défilait sous l’appareil. N’Gurjila n’avait pas lésiné. Le chasseur furtif immatriculé GR IX m’avait amené ici en moins de cinq heures. Il en avait fallu cinq de plus à Melst’ pour la même distance. Le progrès avait du bon, malgré tout.

— Station Manleda en vue, arrimage dans vingt minutes, signala l’ordinav.

Au ras de l’horizon de Mars, un petit point brillant montait lentement. Fasciné, je le regardai grandir et se transformer. Dix minutes plus tard, je pouvais embrasser la totalité de sa structure. La roue, où se trouvaient les quartiers d’habitation, était pourvue en son centre d’une vingtaine de rayons qui étaient les tubes de transfert. Le moyeu central portait les quais d’arrimage. Dix autres vaisseaux, de tonnages variés, étaient en approche finale, prenant leur tour pour accoster. Le mien arriva :

— Manleda à GR IX, procédez vers sas 14.

— Bien reçu, Manleda, répondis-je. Je descends.

Je repassai en mode manuel pour la dernière centaine de mètres et, ma foi, je ne m'en tirai pas trop mal. Petite satisfaction, que de prouver à la machine que l'homme est toujours le maître ! Dès que mes patins magnétiques touchèrent le plateau du sas, celui-ci s'enfonça sous la surface. Au-dessus de moi, un obturateur se mit en place et la pression se rééquilibra avec un sifflement aigu. Je pouvais sortir.

Manleda avait été conçue avant l'invention de la gravité artificielle, d'où sa forme de roue. Depuis, un générateur anti-G y avait été installé mais, pour l'agrément de ses habitants, on avait conservé à la station sa rotation initiale. Le plaisir des riches n'a pas de prix. En sortant du box, je me rendis directement à la capitainerie. Une charmante hôtesse me renseigna bien volontiers : on ne pouvait rien refuser à quelqu'un qui volait sur un appareil privé de la flotte N'Gurjila.

— Oui, monsieur, votre ami est ici, son appareil est toujours au box 37, minauda t-elle en consultant son écran. Malheureusement, je ne sais pas à quel hôtel il est descendu...

Ça, c'était bien dommage. Devant ma mine embarrassée, elle fronça ses jolis sourcils un instant puis son visage s'éclaira de nouveau. Ses doigts de fée se remirent à l'action et la lumière jaillit enfin :

— Mais son pilote, lui, il est au Hatecraft !

Je lui servis mon plus beau sourire et promis de repasser la voir à l'occasion. Dans une enquête, il faut savoir payer de sa personne.

(...)